

Art numérique, la récupe est pleine

◀ liberation.fr/culture/2012/04/17/art-numerique-la-recupe-est-pleine_812399/

Critique

Internet . A Bâle, en Suisse, l'exposition «Collect the WWWorld» met en perspective la réappropriation du flux par les plasticiens.

par Marie Lechner, Envoyée spéciale à Bâle (Suisse)

publié le 17 avril 2012 à 20h16

En pénétrant dans le cube blanc de la Maison des arts électroniques de Bâle qui accueille l'exposition «Collect the WWWorld», on est saisi d'une impression étrange. Comme si le Web s'était déversé dans l'espace physique. Que la gigantesque banque d'images numériques avait jailli de l'écran pour s'imprimer sur des cravates, serviettes et tee-shirts, se matérialiser dans des toiles, photographies, sculptures. Une tendance forte chez cette nouvelle génération d'artistes issus du Net, traduisant ce double mouvement à l'œuvre : un monde réel qui se numérise à grande vitesse en ligne, et un monde virtuel qui devient, lui, de plus en plus réel, pénétrant et façonnant notre vie et relations sociales.

Installée dans l'ancienne zone d'entrepôts de Dreispitz, «Collect The WWWorld» est une proposition de Domenico Quaranta, qui se penche sur *«l'artiste comme archiviste à l'ère d'Internet»*. Le commissaire italien montre comment cette génération Internet développe une pratique amorcée dans les années 60 avec l'art conceptuel et poursuivie par l'art de l'appropriation et l'esthétique de la postproduction *«consistant à explorer, collecter, archiver, manipuler et réutiliser d'énormes quantités de matériel visuel produit par la culture populaire et la publicité»*.

«Pro-surfers». Telle cette Pietà contemporaine de l'Américain Kevin Bewersdorf : l'image d'un homme portant à bout de bras un enfant endormi, imprimée sur un prosaïque drap de bain avec ce titre «Exhausted». Cette impression est le premier résultat qu'affichait le moteur de recherche d'image de Google pour la requête «exhausted». «Exténué» est aussi le sentiment le mieux partagé, à l'ère de la surcharge informationnelle. A tel point que Kevin Bewersdorf, très actif sur le Net de 2007 à 2009, s'est employé depuis à détruire toutes les traces de son identité en ligne. En vain, vu qu'il est impossible de disparaître d'Internet.

De fait, toute personne utilisant un ordinateur accumule les données comme il respire, involontairement et mécaniquement, à chaque fois qu'il ouvre une page web dans son navigateur. Ce que traduit l'instantané de l'artiste Evan Roth, qui présente son «cache internet» du 6 mai 2011, les traces d'une journée de surf sans aucune sélection ni hiérarchisation, sorte de journal intime par défaut, généré automatiquement.

Tous les commentaires, vidéos, photos, déposés sur les blogs, YouTube, Flickr, sont aussitôt disponibles pour le partage. Dès qu'ils sont sur le Net, ils ne nous appartiennent plus, alimentant cette archive hypertrophique où piochent ces artistes.

«*Pro-surfers*» ou «*surfeurs professionnels*», comme ils se qualifient avec dérision, ils passent une grande partie de leur temps en ligne à ratisser les bas-fonds du réseau pour en exhumer ses joyaux, à la fois acteurs, observateurs et conservateurs d'une culture web dont ils collectionnent les créations les plus (a)typiques. Tel Kari Altmann dans son projet *Hhellblauu*, qui révèle le côté sombre du bleu clair, en répertoriant toutes les manifestations de cette couleur chirurgicale répandue sur le Net, d'*Avatar* à Facebook, souvent utilisée comme «*interface de contrôle, de pouvoir, de fétichisation et de convivialité*». Dans le contexte du réseau, la question de la copie ou de l'original est éculée. Les images ne sont que des versions, jamais finalisées, toujours prêtes à être remixées. Les frontières entre amateur et professionnel, avant-garde et culture de masse, se dissolvent.

Effraction. Hans Peter Feldmann présente ainsi 60 images de visages féminins défigurés par l'orgasme, comme autant de ready-made. Il ne les a pas photographiés au moment de leur petite mort, mais s'est contenté de les extraire du site érotique Beautiful Agony, qui collectionne depuis 2004 les vidéos d'individus qui se filment tandis qu'ils se masturbent. Outre le fait de se demander ce qui peut motiver les gens à exhiber ainsi leur intimité, le transfert depuis le Web sur les murs d'une galerie questionne les frontières poreuses entre espace public et privé.

Tout comme *Poser*, œuvre amusante de Constant Dullaart, qui se déploie dans un cadre photo animé, posé sur un coin de table. L'artiste néerlandais s'incruste dans des photos de groupes et prend la pose, tentant de se fondre parmi ces inconnus souriants qu'il a trouvés sur la Toile. Un peu comme s'il s'invitait par effraction à des réunions de famille, parasitant ces moments certes intimes, mais publiquement disséminés en ligne.

Jon Rafman, archétype du cyberflâneur, s'intéresse davantage aux images non intentionnelles, celles prises automatiquement par la caméra à neuf yeux surplombant la voiture Google : vues séduisantes, curieuses, inhabituelles ou inespérées entrant accidentellement dans le champ de l'objectif, qu'il a collectionnées lors de ses virées dans Street View, présentées ici sous la forme d'un mur de photographies. Une manière de réintroduire un regard humain dans les logiques algorithmiques. Même si les humains 2.0 qui peuplent les vidéos cocaïnées du New-Yorkais Ryan Trecartin ont l'air aussi irréels que des avatars jacassant en accéléré.

Ce flux de jargon, néologismes, clichés, dialogues de tchat et de slogans publicitaires qui leur sert de langage évoque une sorte de poésie contemporaine, compréhensible par les seuls natifs numériques. Pastichant les vidéos amateurs online, les films de Trecartin agissent comme une caisse de résonance de la cacophonie visuelle et sonore du Web, expression du trop plein, du *multitasking* et des monologues YouTube, où seul compte le nombre de vues.